

Quand on met la main sur soi

et qu'on sent ce vieux truc usagé, cette peau étrillée par les épisodes, on mesure la longueur de la route, on palpe ses sinuosités anxiogènes, ses volcans enflammés, ses inattendues dépressions, ses montagnes de révolte, ses longues plaines ennuyeuses, ses petits étangs de joie, toute une aventure qui n'intéresse que soi et on sent que ce vieux cuir peut encore regarder le ciel.

Qu'il est enfin prêt à tout.

Tu n'es plus
Je sais
Tu n'es que derrière mon front
Comme une diapositive sur l'écran de l'os
Mais ça me fait toujours battre les ventricules
Nous ne vivons pas que les choses et les gestes
Ce qui existe dans ma tête existe
Ma mort sera la tienne
Tant que je vis
Tu es

C'est un chemin de forêt
Désabusé
Il fut coiffé de charmes et de poèmes
Mais
Les citadins y grouillent comme des poux
Il faut fuir
Jusqu'au hallier impénétrable et l'hospitalité des sangliers
Le béton avance ses pseudopodes
Comme une amibe
Ô
Devenir vent et nuages

Les oiseaux sifflent
Les maitres de chien sifflent
Les flics sifflent
Tous sifflent
Seule la bière est sifflée
Et c'est bien vu
Les filles aussi
Mais c'est mal vu
Or
Voilà que le missile siffle
Et alors
Il n'y a plus rien de vu
Les oiseaux
Les maitres
Les chiens
Les flics et les filles
Ont disparu

L'amour flou qui vole
Qui erre
Sans objet
Si intense
Et vain
Juste cette larme d'émotion dans la poitrine
L'amour pour l'amour
Triste et vide
Mais ravi d'être bleu

J'ai parlé au poirier
Cette après-midi
Dans le verger
Il croule sous les fruits
Je l'ai admiré
Mais il m'a dit

Réfléchis

Je ne suis qu'un fantôme de ta gourmandise et de celle de tous
les singes humains
Je suis

L'infini
Gris mais lumineux
Tiède mais frais dessus le toit
Le ciel fendu verticalement par la cheminée d'acier
Un papillon danse devant la sculpture du verger
Un arbre mort
Puissant
Et contorsionné
Le monde n'a pas besoin de moi

L'âge m'a mis en taule
Moi le misanthrope
Ça devrait m'arranger
Je regarde le temps passer devant ma fenêtre
Il est très discret
Il ne dérange rien
Ce n'est pas lui qui fait bouger les feuilles
C'est le vent
Ce n'est pas lui qui fait virer la couleur
C'est le soleil

Ils se massacrent
Quelle idée
Ça pollue
Ça demande de l'énergie
Et ça coûte cher
Alors qu'ils mourront bien tout seuls
D'un accident
De maladie
Ou de la pire d'entre elles
La vieillesse
Ce serait tellement plus simple

Trop tard
Deux sons sourds
Comme un bourdon de beffroi
Un poids
Qui bloque le pas
Mais aussi
Plus le choix
Et l'espoir aux mille reflets qui s'éteint comme une torche à
bout de désir
Il reste
Tout nu
Le maintenant vrai

Bla bla bla
Et puis ça s'arrête
Et alors il faut vivre ce dont on blablatait
Sortir
Vivre des choses qui arrivent
En engranger beaucoup
Pour pouvoir
Ensuite
Faire
Bla bla bla
Et recommencer

Le gros placenta vert de l'été
S'agite
Le vent lui fait des soubresauts
Il commence la maladie d'automne
Il va mourir
Mais son agonie
Se vautrera dans l'or et la pourpre

Un carreau
Carré
Et derrière
Le monde
Rond

Le vent c'est une marée
Qui dresse les feuillages
L'automne c'est les quarantièmes rugissants
Il n'y pas de digue
L'air se brasse ou il veut
Toute la forêt s'incline
Les cimes plissent comme vagues
Jusqu'où ira le tsunami des nuages ?

Le ciel est grimouillé
Le vent est alle se coucher
L'univers persiste
Il ne se passe rien
C'est déjà ça

Nous on a vécu la vie vivante
Multiforme
Plastique
Changeante
Imprévisible
Nous avons été charnels
Nous nous sommes roulés dans l'arc en ciel
Nous avons joui de la fluidité des nuages et des vagues
Et épousé le fil de l'eau
Et même déféqué dans les fougères
Et voilà que la biosphère se fige
Que le chiffre s'empare du monde
Que la courbe se raidit
Que l'angle droit s'impose
Que la vague se fait pixels et les nuages qbits
Que la jouissance se programme
Que la défécation se renie
Que tout s'encadre
Que tout se règlemente
Que tout se systématise
En noir et blanc
Viens
On s'en va

Il n'y a pas un souffle de vent
Pas une course de vie
Il n'y a que le temps qui bouge
Sans à coup
Transparent et si linéaire
Qu'il est presque immobile
Qu'il paraît même
N'être pas

Septembre
Le vingt et un
Les jours
Gris et mouillés
Rétrécissent au lavage
J'ai des oiseaux tristes dans la poitrine
Et les mains moites qui tâtonnent à la recherche des
marguerites
J'aurais dû fermer les yeux pour garder dedans le souvenir de
la lumière
Mais
Le cycle
Inéluctable

C'est un cinq heures du soir comme tous les autres cinq heures
du soir en début d'automne
La photo que prend mon regard est l'exacte reproduction de
celle qu'il a prise hier
On croirait que le temps n'est pas passé
Or
Il l'a fait
Mais pour une fois
Il n'a touché à rien
Lui qui préside au changement
Il sait aussi rendre toute chose monotone
C'est alors qu'il est le plus étrange
Et que
Naïvement
Nous croyons à l'éternité

Est-ce moi qui vis dans ces chairs qui mollissent
Dans cet habitat qui se ruine ?
Est-ce le même soleil dont je me suis pourlèché
Est-ce le même monde où j'ai cru à l'enfance
Est-ce la même terre et son odeur de feuilles mortes que j'ai si
longtemps foulée
Et
C'est quoi ce moi
Là ?